

HISTOIRE FAUSSE

Jean-François Laé, Numa Murard

Publié dans *URBI* (Art, histoire, ethnologie des villes),
VII, 1983.

Notre personnage est un héros local, qui vit en partie de sa réputation. La scène se déroule dans et autour d'une de nos H.L.M. de province. Le récit pourrait dépasser les limites de ces quelques pages et ouvrir à une biographie. Traiter chaque individu comme un grand homme. Mais la vie n'a pas en continu la qualité et l'intensité d'une geste héroïque. On a donc condensé en une journée une série d'événements et imaginé les éléments manquants du décor. D'où le titre.

*

La première conséquence de la pauvreté, c'est la pauvreté de la pensée, dit-on. Quand le gousset est déserté, l'esprit vous abandonne. C'est évident : on n'est plus tout à fait un homme. A-t-on seulement une histoire ?

Je ne pouvais accepter cette proposition. J'avais à quelques mètres de moi, allongé sur le canapé, un représentant certifié du peuple des pauvres que soutenait, autant que le coussin de skaï, une pensée profonde, que dis-je, un véritable projet d'avenir. Celui de passer les fêtes de fin d'année en famille, avec ses amis, à la cité. Depuis six ans, il avait toujours passé Noël en prison, rappelé parfois, à deux jours près, par la grande maison. Cette fois aucune menace ne pesait sur sa tête, il en était sûr, mais il connaissait encore cette inquiétude qui barre le front, qui fait se lever vers la fenêtre, il connaissait cette crispation de tout le corps lorsque apparaît l'estafette bleue des gendarmes. Argos dévidait pour nous, sobrement, sans émotion et sans pathos aucuns, le fil de sa vie et il ne nous restait qu'à trahir, à caricaturer, pour retisser un destin dans notre sens.

Il était environ onze heures et Argos s'était réveillé avec son mal de crâne habituel, les jambes en flanelle et ce grand trou qui lui dévorait le ventre. Il n'était pas resté longtemps devant la glace, devant l'image de son visage bouffi par le sommeil et l'alcool, et ces larges plaques rouges qui marbraient le front, les joues, le cou et les épaules puissantes de lutteur. Juste le temps de changer son pansement sur l'œil. Car Argos portait un oculaire tenu par un ruban adhésif sur l'œil droit, et il gardait ainsi secrète sa blessure. Tous purent remarquer les mains qui tremblaient lorsqu'il ingurgita son premier café. Argos ne buvait pas, non, il se saoulait la gueule. Hier encore, une bouteille de Ricard, avant la litanie des bars, et puis le grand trou noir, d'où l'on émerge vide et épuisé comme le jour qui se lève. Argos se saoulait-il par plaisir ? Difficile à dire. Si je vous disais : par une fatale hérédité, cela vous conviendrait-il mieux ? Non, j'aimerais plutôt croire que l'alcool était pour Argos comme une carte qu'il aurait tiré à la coinchée et dont il n'arrivait pas à se défausser. Une figure à laquelle resterait attachée dans son souvenir la partie qu'il était en train de jouer. Bref, une des facettes du destin.

Un destin qui l'appelait maintenant à se hâter pour arriver au bureau d'aide sociale avant la fermeture. Ayant passé son vieux blouson, il descendit le raidillon et enfila la grande rue,

l'esprit encore dans les brumes, distrait, ailleurs. Ses pieds le conduisaient fidèlement sur le chemin tant de fois parcouru par son père, ses amis et tant d'autres, tous connus, tous repérés. Enfant, il s'en souvient, il accompagnait son père là-bas, fier de porter le grand sac à provision au fond duquel reposait une gamelle de fer-blanc. Les cuisinières du bureau la remplissaient d'une nourriture chaude et agréable. En sortant, l'hiver, après la distribution, la chaleur se transformait en vapeur et on voyait les sacs fumer, le long de la grande rue, s'éloignant vers les maisons, d'abord en file, puis se séparant les uns des autres, se perdant peu à peu dans la ville. Un jour ils avaient croisé l'instituteur qui avait cru utile de leur demander : *Qu'est-ce que vous avez qui fume, là-dedans, dans votre sac ? — Ben quoi, c'est ma bouffe.* L'air gêné, l'instituteur avait alors détourné la tête, ne sachant plus que dire. *Cela ne l'empêchait pas de me cogner, bing et bing, quand je faisais le clown,* se souvint Argos. Mais les sacs fumants rappelaient aussi à Argos les chaufferettes que l'on voyait dans les ateliers de tissage, ces chaufferettes que les ouvrières remplissaient de bois ou de charbon et entretenaient toute la journée, tellement il faisait froid dans les ateliers quand on embauchait à cinq heures pour travailler jusque tard dans la nuit. Le médecin de la fabrique disait que les chaufferettes étaient responsables de toutes les maladies. *C'est encore votre chaufferette qui vous a rendue malade,* disait-il.

Vagabondant ainsi parmi les débris de souvenirs, il parvint devant le bureau d'aide sociale. Passé le porche, c'était la cour pavée de la mairie, avec le drapeau au balcon et les voitures noires sur le parking. Mais là, juste à droite, on enfilait discrètement une petite porte et on se retrouvait dans la salle d'accueil du bureau. De simples bancs de bois supportaient les clients de cette boutique un peu spéciale dont les murs décrépis et le parquet usé semblaient avoir tout vu. Sur les affiches, un gardien de la paix et un légionnaire murmuraient : *ne vous engagez pas,* en regardant d'un œil triste... en regardant quoi ? Vous imaginez des trognes avinées, des figures ravagées, des loques, quoi. Pas du tout ! Il y avait là des gens bien mis, des hommes, des femmes, des enfants, propres et droits, oh ! pas des bourgeois bien sûr. Mais des gens comme vous en croisez tous les jours et qui se sont préparés comme il faut pour descendre en ville. D'ailleurs écoutez-les. Ils saluent à leur manière l'arrivée d'Argos :

— *V'la encore l'autre tordu, qu'est-ce qu'il vient foutre là ?*

— *M'cassez pas les bonbons, c'est pas le jour,* lâcha Argos.

— *I's fâche, personne doit rien y dire.*

— *Il a mal au crâne, il s'est encore poivré la gueule,* dit un autre en faisant le geste du tire-bouchon (se mettre le nez dans le poing fermé, entre le pouce et l'index, et tourner).

— *Tu vas prendre une peignée sur la goule, oui, si t'arrêtes pas de m'emmerder.* L'autre, un vieux bonhomme tout maigre qui vivait seul dans une maison abandonnée au nord de la ville, et qui venait au bureau autant pour se chauffer et bavasser que pour chercher ses bons, renifla un grand coup et se tut. Il n'avait pas peur d'Argos, il l'avait connu tout jeune, mais il préférait ne pas insister.

— *Il a les boules,* ricana un troisième. Il avait épuisé depuis longtemps ses droits au chômage et il venait chercher là de quoi participer à la vie du ménage, une femme et six enfants, avec lesquels on le voyait habituellement en ville, marchant à la queue leu leu, comme s'il avait été un chef sioux et eux une bande d'indiens partant sur le sentier de la guerre.

— *Oh ! vos gueules ! Y'en a marre de ces conneries,* tonna Argos. *On s'entend plus là-dedans. Et d'abord qu'est-ce qu'ils foutent à côté ?* Derrière une paroi vitrée, on voyait l'assistante du bureau d'aide sociale qui tenait tête à une femme bien habillée et maquillée, assise de l'autre côté de la petite table, et qui gesticulait. Argos se rapprocha de la vitre : il la connaissait cette bonne femme, il l'avait déjà vue dans la cité, elle devait habiter dans une autre HLM maintenant. Elle était partie avec un gars qui n'était pas de la cité. A mesure que le ton montait, il commençait à saisir des pans entiers de la querelle.

- *Mais puisqu'on vous dit qu'on peut pas vous aider comme ça, qu'il faut d'abord faire un dossier pour que la municipalité décide.*
- *Elle peut décider, mais y'a rien à claper à la maison, c'est pas gênant, çà.* La vulgarité des propos et de la voix contrastait avec le tailleur neuf et la coiffure impeccable de cette femme d'une quarantaine d'années, assez forte, et qui paraissait sûre de son droit. Nerveuse, mais très digne, la jeune assistante tripotait son stylo et essayait d'obtenir les renseignements nécessaires à l'ouverture du dossier.
- *Mais votre mari n'a aucune ressource, il ne gagne rien?*
- *Il travaille plus le mari, plus de chômage, plus rien, ils vont claper quoi les gosses?*
- *Revenez la semaine prochaine, on fra quekchose.* Malgré elle, elle s'était mise à parler comme cette femme, par petites phrases, en mâchant les syllabes. Elle était fatiguée.
- *La semaine prochaine, on va être à la rue, je peux me débrouiller, mais les gosses, z'avez des enfants?*
- *J'ai deux enfants, je sais ce que c'est (pincée).*
- *Alors vous pouvez pas les mettre à la rue.*
- *Ils peuvent être accueillis à la maison de l'enfance.*
- *A la maison de l'enfance? Ça va pas, non, j'suis pas une mère indigne.* Cette fois c'en était trop. Sûre de son droit, devant ce petit bout de bonne femme qui résistait, qui lui tenait tête, elle se mit debout et commença à l'injurier. Argos les regardait, le nez collé à la vitre maintenant, et la femme se tournait parfois vers lui comme pour quêter son approbation. Les voix traversaient clairement la cloison maintenant et dans la salle tous s'étaient tus pour écouter les répliques de cette pièce classique qu'on avait vu jouer cent fois, mais dont on ne se lassait pas.
- *Salope! une mère de famille, et elle veut nous mettre à la rue avec les gosses.*
- *De toute façon vous êtes incapables de les élever. Un jour ou l'autre les assistantes vont vous les enlever.*
- *Il faudrait voir çà, cette bande d'enculés.*
- *Si vous le prenez sur ce ton, vous n'aurez rien.*
- *On ira au maire, on le connaît, on ira même à Machin (le député).* Cela pouvait continuer longtemps. Les choses s'envenimaient et Argos se demandait s'il devait intervenir. La femme était jolie, bien dodue, comme il les aimait. C'était un coup à « se faire payer une gamelle » (un repas). Et Argos avait une âme de chevalier servant. Les autres rigolaient franchement, dans la salle, appréciant la qualité des répliques. L'un d'entre eux mimait les gestes, faisait des grimaces horribles, et tous se tordaient.
- Mais le mari fit son entrée, accompagné de trois enfants. On aurait dit quatre et six ans pour les plus grands. Le troisième était dans ses bras. Il pouvait avoir dix-huit mois. La mère les vit entrer et un sourire énorme éclaira son visage.
- *Tiens les voilà, dit-elle en ouvrant la porte, libérant ainsi un volume accru de décibels qui faisait vibrer la porte et menaçait de faire éclater la vitre; et triomphante:*
- *Elle veut rien donner, Stentor, tu te rends compte.*
- *Ah bon, elle veut rien donner? A peine âgé d'une trentaine d'années, le petit blond timide aux cheveux frisés et à la moustache bien taillée prenait l'air idiot. Mais la femme n'attendait pas de lui un renfort.*
- *De toute façon, on bougera pas d'ici, dit-elle encore en s'adressant à l'assistante.*
- *Allez venez, on s'installe dans le bureau.* Et suivie de son mari, elle pénétra dans le bureau et cala ses fesses dans le fauteuil encore chaud. Les enfants suivirent, totalement indifférents, et s'installèrent sur le lino où ils se mirent immédiatement à jouer et à se

disputer autour d'un réveil complètement détraqué qu'ils avaient ramassé dans la rue et qui recelait une foule de petits ressorts et boulons amusants. Regagnant sa place de l'autre côté du bureau (l'homme était resté debout derrière le fauteuil de son épouse), la jeune assistante eut un mouvement bizarre, le bras se repliant brusquement en arrière, et le cou se tordant, comme si une partie de son corps avait voulu sortir du bureau et retourner dehors, puis tout, bras, tête et cou, reprit aussi brusquement sa place. Elle avait eu le temps de regarder la pendule, là sur le côté, il était midi moins dix et dans un éclair elle s'était revue, à la table ronde du conseil municipal, la semaine passée. Le maire, lyrique, la regardant droit dans les yeux, elle l'assistante du bureau d'aide sociale, avait parlé longuement des effets du changement politique et social dans l'aide aux populations les plus défavorisées. Il fallait survivre et sortir, retrouver, dans dix minutes, la brasserie familière et les figures aimables, revêtues d'urbanité, de ceux qui ne savaient même pas qu'un bureau comme le sien existait. Elle prit dans le tiroir la petite clef qui donnait accès à la caisse de secours et sortit deux billets de 100 F qu'elle déposa sur le bureau.

— *Pour vous permettre de tenir jusqu'à la semaine prochaine. On ne peut pas faire plus.* Le climat fut tout de suite plus détendu. La femme se leva, se saisit des billets, et attrapant l'enfant le plus âgé par la main, elle leur signifia à tous qu'il était temps de partir. Sur le sol gisaient deux ressorts, un remontoir et la plaque arrière du réveil qui avaient assisté à la scène sans broncher.

Tous les visages étaient alors collés à la vitre et approuvaient en silence. Les rangs s'écartèrent dans un murmure devant la procession victorieuse, et le murmure s'enfla, redevint conversation. La conversation s'anima et retrouva sa fureur habituelle. On commentait à chaud l'événement. Profitant de la confusion, Argos se précipita dans le bureau. Mais plus agile que lui, Phobé, une gamine de neuf ans, s'était glissé dans la pièce et attendait les bons auxquels sa mère avait droit.

— *Ta mère n'est pas là ? Ça fait deux mois qu'elle doit venir, on va lui supprimer ses bons.*

— *On lui dira,* affirma Phobé en prenant les bons. Depuis deux mois, on lui servait le même refrain. La mère ne sortait presque plus depuis quelque temps. Phobé faisait les courses, les repas des plus jeunes, le ménage, la lessive et puis tout. C'était elle la vraie mère de famille maintenant, Phobé le savait bien. La mère était fatiguée maintenant. Et cette femme qui la traitait comme une gamine. Alors quoi ? Alors rien. Il n'y avait qu'à se taire et continuer. Il y eut un flottement, une perte de repérages sensible dans la pièce car l'assistante avait dérapé elle aussi. *A quoi ça sert de voir la mère ? Si ça se trouve, c'est la gamine qui fait tout chez elle et je suis là à la traiter comme une gosse. Il faudrait que je téléphone aux éducateurs là-haut, pour savoir un peu ce qui se passe.* Encore une fois, elle eut l'impression de gicler hors d'un rêve et tout redevint net.

— *Et Monsieur Argos, toujours sans travail ?*

— *Y a pas de boulot pour les gens comme moi, ils le savent bien que j'ai été en cabane. Et depuis que Diogène a fermé boutique...* Diogène était un chiffonnier qui était installé au sud de la ville, près des docks. Argos y travaillait épisodiquement, triant les papiers, les cartons et les chiffons et manipulant la lourde presse à faire les balles. Les salaires, il ne fallait pas en parler. Il y avait au moins la gamelle, la boiss' à volonté et un paquet de bleues. Le reste... Mais Diogène fermait les yeux sur l'histoire et l'allure un peu particulières de ses ouvriers. N'était-il pas lui-même de leur monde ? Même lorsqu'il ne travaillait pas chez Diogène, Argos lui amenait les cartons, papiers et chiffons qu'il pouvait récupérer avec son vélo auquel il avait attaché une remorque. Vingt francs de carton, ça n'avait l'air de rien, mais sur un mois ça aidait et plus qu'un peu. Il faisait aussi les peaux de lapin. Ah ! les peaux de lapin. Ça ne se faisait plus, malheureusement. C'était une époque bénie, l'époque où la mère était encore là. *Et elle se débrouillait toujours, on n'a jamais manqué de rien à la maison, j'ai même été trop gâté.* En fait, Argos n'avait pas attendu que Diogène

ferme boutique. Il ne travaillait plus depuis que sa mère était morte. Il faisait son deuil dans les bars, dans une longue station liquide qui avait pourtant un but. Oui, mais quel but ? Ça ne s'explique pas tout ça.

— *Il faut essayer encore. Il faut reprendre la liste qu'on vous a donnée et essayer encore une fois.* L'assistante sortit de la caisse les 80 F en bons auxquels Argos prétendait chaque semaine. Quatre bons bleus (de 10 F) et huit bons roses (de 5 F), afin qu'il puisse répartir plus facilement ses dépenses sur la semaine. Ça le faisait encore rire, quand il repensait à ça.

— *Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec 80 F ?* Mais Argos avait encore une feuille de maladie à faire tamponner pour ses pansements. Argos bénéficiait de l'Aide médicale gratuite. Il avait une feuille rose.

— *Encore du sirop pour la toux ? Vous êtes malade toute l'année.*

— *C'est la pluie, la semaine dernière, avec les vêtements que j'ai !*

Elle aurait pu l'envoyer au Secours catholique, mais à quoi ça servait ? Il irait encore revendre les vêtements ou les bottes et les boire. *Boire des vêtements. Comment on pouvait faire ça ?* Méprisante, l'assistante apposa sur la feuille le tampon du B.A.S., non, du Centre Communal d'Action Sociale. *Attention, ce n'est pas la même chose, c'est pas le bureau de bienfaisance ici. On n'est plus au dix-neuvième siècle.* Celui-là, il n'y avait rien à en faire. Dix fois en cabane, saoulot, incapable de travailler. *Si seulement il était le seul.* Mais combien étaient-ils, qui aspiraient vraiment à une vie normale ?

Argos sortit rapidement, ragaillard, avec un air revoir joyeux et se dirigea vers la pharmacie de la grande rue. *Tiens, c'est fermé ! Oh, putain de cons, elle est belle leur connerie,* lâcha-t-il. Argos se résout à faire le grand tour, pour passer chez un vieux pharmacien qui déjeune dans son arrière-boutique et qui lui ouvrira sûrement. Argos traîne la jambe dans la côte et marche le front baissé vers le sol. Il boirait bien un petit coup de blanc, mais il n'a pas un sou en poche et toutes les portes des cafés, de ce côté-ci de la ville, se sont refermées sur une ardoise trop longue, des éclats de vitres, une bagarre qui a mal tourné. Le pharmacien se dérange sans problème et Argos n'insiste pas trop quand il refuse de lui payer un verre. *Vous finirez avec une cirrhose.* Argos a déjà entendu ça quelque part. Il reprend la route de corniche, qui dessert les ensembles HLM de la côte, et ricane au spectacle familier des bagnoles désossées, des caddies abandonnés, des graffitis qui mélangent l'amour, la musique rock et le sexe. Il ne manque que les rapaces. *Ils disent qu'on habite à Chicago, qu'on est à Chicago, qu'on est des bandits, mais ici c'est pire, chez nous on est tranquille. Tu demandes l'heure à quelqu'un, c'est : va te faire enculer.*

Il n'a plus qu'à couper à travers champs maintenant, à traverser le bois, et à descendre sur les immeubles de la cité. Il est déjà trop tard quand il les voit, *les fumiers*, planqués au coin du bois, sur le chemin de terre qui dessert la décharge. *Vous avez des papiers ?* Ils sont menaçants, ils l'entourent à trois, mais c'est des uniformes et Argos n'a pas peur. *Mais vous avez quoi, à m'emmerder ; je m'appelle Argos, vous téléphonez aux éducateurs, vous téléphonez même au commissaire Poulet.* L'une des hirondelles va téléphoner. Argos toise les deux autres, ricanant. *Mais ils font quoi ? là ? En pleine campagne ?* Ils continuent à l'entourer, nerveux, portant la main au côté, à la dragonne de la matraque, à l'étui du pistolet, puis se grattant la tête ou la joue. La portière de l'estafette est restée ouverte et Argos entend : *Oui, un bandeau sur l'œil... Argos ; il habite à Chicago... Un casse à l'épicerie de la rue grande.* La poitrine d'Argos se déchire juste là, la couture du ventre et du cœur, comme si on avait tiré sur la fermeture-éclair, et les cent dix kilos de muscles, de chair et de graisse prennent leur élan. Mais déjà les deux autres sont sur lui. *C'est pas vrai, pourriture d'enculés, saloperies, j'ai rien fait.* Argos cogne dans tous les sens et tout de suite le sang gicle. *Pif de flic fait du suif.* Le gros se cache la figure dans les mains ; le petit, Argos n'en fera qu'une bouchée, mais le brigadier est revenu et le ceinture par derrière.

Les coups pleuvent; Argos cogne dans tous les sens mais il est aveuglé par les coups, et se retrouve dans l'estafette, menottes aux poings, avant d'avoir pu vraiment montrer ce dont il est capable. Oh! ils n'ont pas trop cogné les hirondelles. Ne sont-ils pas, pour les pauvres, comme des ramasseurs de la S.P.A., obligés, pour son bien, d'assommer un chien enragé? Commence alors le long défilé des corridors et des protestations d'innocence que rend caduques le témoignage indigné de l'épicier: *C'est lui! Je le reconnais avec son bandeau.*

Quatre murs en béton, une planche en bois avec la chiotte à côté et une porte blindée avec une petite vieilleuse. *Va dormir là-dedans.* A demi inconscient, Argos a été transféré dans la prison attenante au tribunal. Il fallait attendre que Monsieur le Juge ait fini de déjeuner. *Et moi! pas un sandwich, rien.*

— *Comment ils t'ont arrangé. Ton pantalon est tout déchiré. Il y a un petit vieux, dans la même cellule que lui, qui attend aussi de passer devant le juge.*

— *Et il y a du sang sur ma veste; mais c'est pas du sang à moi. Ça peut être du sang de ma tête parce que j'ai une bosse, là, mais ça m'étonne.*

— *T'es tout trempé.*

— *Ils m'ont jeté un seau d'eau à la figure; soi-disant que j'étais tombé à terre, tu sais, dans la saoulographie.*

— *Ils n'ont pas le droit.*

— *Je le sais qu'ils n'ont pas le droit. Mais ils devaient me chercher; d'habitude ils ne me parlent pas si je suis bourré, parce qu'ils savent que je fais de la rébellion à agents; alors ils me tapent. Même s'ils ne me tapent pas, moi je leur bourre la gueule; je ne me laisse pas embarquer. Ils ont eu de la chance que j'étais bourré. Parce que quand je suis à jeûn, je vais te dire... Ils m'ont sonné à coups de matraque, mais il y en a un, je lui ai mis un coup de pied dans le ventre. Je serais remonté par en bas, ils m'auraient pas vu; je me serais planqué dans une cave. Tu parles, une veille de Noël, ils seraient pas venus me chercher là-haut.*

— *Et pourquoi ils te cherchent?*

— *On m'a mis sur une affaire que je suis pas concerné. On m'a balancé pour un cambriolage dans une épicerie où j'étais pas. Il y a un témoin qui m'a reconnu. Si l'autre il m'avait pas mis dedans je tombais pas. Parce que là j'y étais pas. Il y a quelque chose que je comprends pas parce que le témoin dit qu'il a vu un gars avec un pansement sur l'œil.*

— *Tu as demandé un avocat?*

— *Je vais lui expliquer moi-même au juge. Je vais lui dire: je prends pas d'avocat. C'est vrai les avocats, c'est des gens qui s'enrichissent sur la misère des autres. Tu prends pas d'avocat, tu prends huit mois, tu prends un avocat, tu prends huit mois quand même. Et ils sont comment les matons ici?*

— *Ils sont pourris.*

— *Je voulais leur demander à boire, je crève de soif.*

— *Mais tiens il y a un seau.* Le vieux s'était levé et puisait dans le seau avec un gobelet en fer qu'il tendit à Argos. Argos se redressa pour boire et voulut se lever, mais il lâcha le gobelet et l'eau se répandit sur le béton. *Merde, ça va pas mieux.* Mais au même moment le vieux regardait par la lucarne grillagée sur le mur face à la porte. Un pigeon venait de se poser sur le rebord de pierre. Un Genet eut parlé de miracle. Mais ça n'était rien moins, avec ce pâle rayon de soleil qui, à force de chercher, avait fini par rentrer au coin de la cellule, qu'un sérieux présage dont un taulard compétent devait tenir compte.

— *Ça y est, tu vas être libéré.*

— *Mais non, c'est toi.*

— Arrête-toi, c'est pas possible, j'ai tué ma femme; j'en ai au moins pour dix ans.

— Ça n'empêche rien, voulait dire Argos; mais interloqué: *Comment tu as fait?*

— *Je n'en sais rien, je me rappelle pas bien. Elle voulait m'empêcher de sortir.*

Soutenus tous les deux par l'espoir, par l'idée qu'il allait se passer quelque chose, ils continuèrent à raconter, Argos, sa carrière judiciaire, policière et ses exploits de bandit, et le vieux sa vie conjugale, les disputes avec sa femme, *quinze ans ça a duré*. Le clic-clac du judas et Argos! *paquetage!* — *Paquetage, tu parles, j'ai rien que ma veste*. Ça meublait la conversation. C'était arrivé et il ne savait pas quoi dire: *Allez salut vieux, t'es un brave gars, on se reverra peut-être, qui sait.* — *Je te le souhaite pas*. Le commissaire Poulet attendait Argos au greffe: *On a retrouvé le gars pour l'épicerie. Il s'est mis un bandeau sur l'œil pour ne pas être reconnu.*

— *C'est pour se faire passer pour moi, oui, je vais lui bourrer la gueule, il est où?*

— *Il est au trou, tu ne le verras pas.*

— *Il s'appelle comment d'abord; je le connais sûrement ce type-là; c'est un gars qui a voulu me mettre l'affaire sur le dos.*

— *Tu n'as pas à savoir son nom; tu n'as rien à faire dans cette histoire; tu rentres chez toi et c'est tout.*

— *Je suis victime d'une erreur judiciaire, je vous l'ai dit; je me fais tabasser pour rien et j'ai rien à dire.*

— *Tu veux une rébellion à agents?*

— *J'ai même pas d'argent pour rentrer; je vais rentrer comment?*

— *T'as pas d'argent, tu ne travailles pas?*

— *Ben non, j'ai pas de travail, avec mon passé.*

— *Je vais parler de toi à Cornier; il te trouvera quelque chose; tu iras le voir lundi.*

— *D'accord j'irai; et pour rentrer?*

— *Voilà cinq mille, va pas au bistrot avec; attends* — le commissaire retira la main au moment où Argos allait se saisir du billet. *Je vais t'appeler un taxi, ce sera plus sûr*. Cinq minutes après, Argos était dans un taxi, payé d'avance par le commissaire. *Aller voir Cornier lundi, il est fou; je vais pas travailler là-dedans, pour être payé au lance-pierres.* — *Je vous laisse en bas de la côte?* — *Ça va pas, non, le commissaire a payé pour Chicago; tu me mets au bâtiment 7*. Le chauffeur maugréa, mais ne dit rien. Argos était vite descendu, avant que les guetteurs et guetteuses postés aux fenêtres n'eussent fondu sur lui, pour lui faire raconter ses exploits. *Le pourboire, ce sera pour la prochaine fois, j'ai rien sur moi*. Au lieu de monter chez sa sœur, il s'engouffre sous le porche du bâtiment voisin, grimpe quatre à quatre au deuxième étage et tambourine un moment. Marica a débranché la sonnerie depuis longtemps.

— *C'est encore toi, tu déranges; on a le ménage, allez, dehors!* La femme est imposante, courte mais trapue, solidement charpentée et en cheveux. Son regard est ironique et profond, sensuel. On dirait qu'elle est envapée. C'est la myopie ou c'est d'avoir passé de longues heures au balcon, à regarder tout le monde et à commenter tous les événements de la cité: *Regarde l'autre capitaliste, il a une voiture et il va pointer au chômage*. Elle s'efface devant Argos qui rentre et ne voit aucun ménage en cours. On a simplement mis les chaises cul en l'air sur la table, comme d'habitude et Marica a posé ses cigarettes, ses lunettes et son journal-télé sur le coin de la nappe cirée. A moins que, si. Le cendrier ne déborde pas et on a fait la poussière sur le dessus du buffet en formica. On a rangé les verres à apéritif, à orangeade et à cognac comme il faut, dans la petite armoire vitrée, sur le côté; on a dû enlever tous les bibelots pour essuyer le buffet et on les a remis ensuite avec soin, la poupée espagnole exactement à mi-chemin entre la tirelire qui ricane quand on met

une pièce et le baromètre enchâssé dans une roue de navire imitation teck. On a essuyé les cadres vitrés des photos de famille et soigneusement replacé ces baptêmes, ces communions, ces mariages et ces photos d'école grâce auxquels, quand elle est en train, Marica est capable de vous refaire toute sa généalogie. Dans le cadre central, où elle a réussi à placer ses neuf enfants, Marica se marie pour la première fois, en 1938, avec une robe de mousseline blanche. Mais la photo est déchirée et le mari a disparu.

— *C'est quand on s'est séparés; il n'y avait qu'une photo, il voulait l'emmener; je lui ai dit: je veux pas être avec toi; alors il la déchirée; c'est pas une perte, hein.*

— *J'ai amené un petit sirop, c'est à la menthe et aux herbes.*

— *J'y ai pas droit avec mon diabète; ce sera pour les gosses; ça vaut combien ce truc-là?* Elle cherche ses lunettes.

— *C'est gratuit aujourd'hui. Et puis tu me gardes mes bons; tu prends deux roses et tu me refilles mille francs.* Elle sort une liasse de papiers de sa robe de chambre; un billet de dix mille plié en quatre s'en échappe et tombe sur le lino. Elle n'a rien vu, mais Argos le ramasse prestement et lui tend. Ce serait si facile de lui prendre sa pension et de filer. Mais il n'est pas comme ça Argos au grand cœur, il n'est pas ce que l'on croit. Et puis il y a les sept fils. Marica est seule, mais les fils sont là, dans l'ombre.

— *Ce que je peux m'emmerder, toute la journée, tu peux pas savoir.*

— *Mais je reviendrai ce soir, pour te désennuyer.*

— *Oh toi, tu parles, mais tu es comme tous les hommes; quand on en a besoin, il n'y a plus personne.*

— *Tu voudrais bien coucher avec moi, hein.*

— *Tu voudrais bien que je te fasse une pipe, mais compte pas dessus.*

— *Tu es bien comme ton père; il débourrait le bouc.* La conversation prenait un tour de plus en plus salace et discutant, puis se dirigeant vers la porte, Argos avait empoché les dix francs. *Qu'est-ce que tu manges? Des endives à l'eau et du boeuf mode; mais je veux pas te voir ici; t'iras maquer chez ta sœur; on mange avec ma copine.*

En effet Argos remontait là-haut. Héra n'était pas là. Personne dans le séjour, sauf la télé qui gueulait et un pépé qui attendait sur une chaise, les bras ballants.

— *C'était pour demander à Zeus (le mari d'Héra), de me prêter trois mille balles, on a rien à manger, les gamins n'ont rien pour Noël. On a été à l'éducateur, il a donné un paquet de nouilles et six œufs.* Argos n'hésita pas, il alla au congélateur, où s'entassait la nourriture pour les fêtes et, farfouillant là-dedans, en sortit un poulet qu'il tendit au pépère.

— *T'es un brave gars, Argos, t'as bon cœur, y'en a qui disent que t'es une terreur, ils te traitent, mais on t'a toujours défendu.*

— *Allez dégage, si ma sœur arrive...* Le pépé croisa Héra dans l'escalier. Elle eut un froncement de sourcils, mais ne dit rien. Elle était jeune et agréable à regarder, on aurait dit que ses yeux rigolaient tout le temps, mais là, ils jetaient des éclairs de colère.

— *Il lui a refilé mon poulet, le salaud, il a bon cœur, avec les affaires des autres.*

— *Il avait rien à claper, je lui ai donné un poulet, c'est malheureux, il a été à l'éducateur, il a donné un paquet de nouilles et six œufs. Je suis pas radin de mon assiette, moi.*

— *Et moi je suis pas le bureau d'aide sociale, et d'abord où sont les bons, je croyais qu'il donnait des bons.*

— *C'était fermé, mentit Argos.*

Héra grogna. *Ça recommence.* Peu à peu les voisins entraient dans l'appartement, avertis du retour d'Héra. Les enfants et les adultes s'agglutinaient autour d'eux.

— *C'est vrai, c'est le bureau d'aide sociale, ici. Héra est trop généreuse.*

- *C'est vrai, elle est trop généreuse. Même Argos renchérit.*
- *Elle a un cœur en or. Elle donnerait à manger à n'importe qui. Elle donnerait sa chemise.*
- *Et même, elle donnerait son slip.*
- *C'est vrai, c'est le bureau d'aide sociale, ici. Cette idée faisait rire tout le monde.*
- *Et à côté, c'est l'hôtel. Dans le F2 à côté, il y avait quatre adultes et trois enfants.*
- *Ouais, reprend Héra, il pique tout à la maison, il se lève la nuit pour manger.*
- *Tu parles, tout est fermé à clef.*
- *Il met tout dans la salle de bains, j'ai trouvé un gros bout de fromage dans son placard.*
- *C'est pour aller à la pêche.*
- *Il picole, puis après il se fout sur la gueule.*
- *C'est la terreur de Chicago.*
- *Ouais la terreur, ils l'ont dit dans le journal. « Aujourd'hui ce n'est pas les coups de poing qu'on lui reproche, c'est son goût immodéré pour l'alcool ».*
- *Il rentre à deux heures du matin, il frappe à toutes les portes.*
- *Qui c'est qui a empêché Cronos de cogner sa grand-mère? Et le coup de rasoir que j'ai là. Argos exhibe l'une de ses innombrables cicatrices. Celle-là lui délimite toute l'arête du cou par un trait finement dessiné au blanc du rasoir et qui rougira tout à l'heure avec l'alcool. Car Argos glisse à Gordias son billet de mille. Gordias descend avec son vélo et sa carriole faire son tour quotidien et ramassera, qui sait, des planches ou toute autre chose négociable. Il rapportera à Argos deux bouteilles de sa Valstar nationale.*

Ce serait un peu comme chez Marica, chez Héra, avec des meubles neufs, des bibelots partout, un grand « salon » à six places, canapé convertible pour quatre et deux grands fauteuils. Mais il y a la foule en permanence, tout ce monde qui rentre, qui sort, qui s'installe à n'importe quelle heure de la journée, qui gueule tellement que la télé est impuissante. Il y a Gordias et sa femme, qui fait la vaisselle, la lessive et s'occupe des enfants. Il y a les voisins du F2, qui font les courses et portent les bulletins de tiercé pour tout le monde. Il y a les gens qu'ils hébergent et qui se tordent les mains toute la journée en attendant quelque chose. Il y a la voisine du dessous avec son mari maghrébin qui vient faire le couscous pour vingt au moins une fois par semaine. Il y a Argos qui emmerde le monde avec ses histoires et son pinard. Il y a surtout la horde des enfants, les légitimes, du premier, du deuxième, voire du troisième mariage, les naturels, les pas naturels, les adoptés. Bref ce serait la famille tuyau de poêle, ça veut dire qu'ils peuvent s'enfiler dans tous les sens. Mais c'est pas vrai du tout, évidemment.

Alors l'appartement prend parfois des allures de champ de bataille. Il arrive qu'on soit obligé de mettre la réserve de patates dans la baignoire, le linge sur le canapé, le chien sur le balcon. Il y a aussi des jours où on ne peut matériellement pas passer entre la table et la poussette, la mobylette et le parc du plus petit, la pile de linge et les jouets. C'est un jour comme ça aujourd'hui, un jour où on n'a pas eu le temps de s'habiller ni d'habiller les enfants, un jour où il y a un monde à enfumer la cathédrale de Chartres et qu'on hésite à ouvrir la fenêtre tellement il gèle dehors. *Haleine fétide*, dirait l'assistante sociale, qui préfère de loin l'odeur de grésil que les HLM font régner dans l'escalier pour combattre et vaincre l'odeur de chien. *Dantesque*, pourrait-on dire encore.

Il faut se protéger aussi. Seuls le salon et la cuisine sont ouverts au public. Les chambres sont privées et fermées à clef comme les armoires. Les maîtres de céans se promènent chacun avec leur trousseau de clefs. *C'est la prison qui lui a tapé sur la tête*, ironise Argos qui est exclu depuis longtemps du monde des porte-clefs. Mais l'armoire est ouverte



Marcel L'Herbier: « El Dorado ».

justement, et on sert un grand café pour fêter le sauvetage d'Argos. On cherche des chaises dans les appartements voisins et chacun se case comme il peut autour de la table de cuisine. Les enfants qu'on avait relégués devant la télé se glissent sous les tables et remontent entre les convives comme des diables. On leur appuie sur la tête et ils coulent en poussant des cris affreux avant de réapparaître un peu plus loin. Héra coince la tête d'une gamine entre ses genoux et donne des grandes tapes sur la nuque, à la limite exacte entre la caresse et le coup. *C'est pas un câlin, ça?*

La conversation roule en cahotant au milieu des rires et des coups de gueule, sur la vie asphaltée d'Argos. Il a accaparé les bouteilles de bière et les vide consciencieusement.

— *Argos va avoir la cirrhose, elle le tiendra et ne le lâchera plus.*

— *Je dégueule pas le matin, d'abord, et puis j'ai pas peur de la mort, je l'ai frôlée plus d'une fois.*

— *Tu te souviens quand tu avais reçu du plomb dans le bras?*

— *Oui, là, tiens, il y en a encore. Ouais, alors pourquoi que j'aurais peur de la mort? Hein? Réfléchis. On vit avec la mort, on se lève le matin avec la mort. Regarde mon père: il était là, le matin, Gordias le rencontre à cinq heures, il se fait écraser à six heures. Alors. Argos fanfaronne, moitié sérieux, moitié rigolard, et les autres, moitié rigolards, moitié sérieux, lui tracent sa destinée.*

— *Il finira dans une cave, avec un matelas et des sacs, et il crèvera avant quarante ans.*

— *Ah ça oui, avant quarante ans, enfin je sais pas, il y a une voyante qui m'a prédit quarante-deux ans, je sais pas si c'est vrai.*

— *Avec qui il buvait le Ricard, hier soir?*

— *Avec Comus, celui qui lui a jeté l'eau bouillante au visage, il n'y a pas six mois de cela. Beaucoup pensent que Argos est fou de boire ainsi avec son ennemi, mais Argos n'est pas fou, il a seulement un grand cœur et une philosophie.*

— *Moi je suis catholique, mon pote, s'exclame-t-il en réussissant l'exploit de couvrir les bruits et les voix. Si on te tend la joue gauche, il ne faut pas frapper à droite. J'ai toujours frappé bien, mais je n'ai jamais fait de mal à personne. Argos déclare à qui veut l'entendre qu'il est un délinquant depuis toujours. Puis corrige: Je suis un révolté de la société. Personne ne rigole. Argos repense à la cirrhose et il sort: Je vais m'inscrire à la croix bleue. Tout le monde rigole. Alors Argos en a marre et il enlève son pansement sur l'œil. L'orbite d'Argos est vide. L'eau bouillante lui a brûlé entièrement l'œil et il a fallu lui enlever. Tu me le donnes ton œil? demande-t-il à Pollux en le regardant fixement, les yeux dans l'œil. Pollux ne cesse de sourire et ne peut refuser le regard d'Argos. Argos regarde le monde avec son œil unique et il manque de perspective. C'est pourquoi Argos est aussi et vraiment tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait: délinquant, révolté, pochard, mais aussi honnête, courageux, serviable et tant d'autres choses. Achète-toi un œil de verre. Un œil de plastique. Mais Argos ne lâche pas le regard qu'on lui offre. Alors tu me le donnes, ton œil? Et malgré son sourire, Pollux a blêmi. Argos l'a vu blêmir, et il est fou de joie. Regarde le Pollux, il est un rien pâle. Argos les fait tous blêmir, sauf le bébé qui regarde Argos droit dans les yeux sans s'apercevoir qu'il manque quelque chose. Ce soir-là, Argos va chercher sa boîte d'oculaires et son rouleau de ruban adhésif et tous les hommes se mettent un pansement sur l'œil. Bande de pirates! Bande de borgnes! Noël était bien arrivé cette fois-là. Un fameux Noël.*